

Christian Jeltsch • Olaf Kraemer

Pour Josephine, Tristan et Vincent

# ABATON

LA TENTATION DU MAL

Tome 2

Traduit de l'allemand par Génia Catala

LA JOIE DE LIRE  
ENCORAGE

Sommaire

DEUXIÈME TOME

PROLOGUE 9

PARTIE 01 15

PARTIE 02 97

[2113] 48  
[2110] 37

[2209] 113  
[2207] 107

[2115] 57  
[2117] 74

[2120] 90

[2210] 117  
[2228] 231

[2202] 99

[2111] 41  
[2114] 50

[2213] 138  
[2215] 143  
[2224] 188

[2216] 144  
[2218] 153

[2109] 35

[2201] 98  
[2212] 131

[2P02] 11  
[2103] 18  
[2105] 24  
[2107] 29  
[2112] 47  
[2118] 76  
[2204] 103  
[2206] 106  
[2211] 123  
[2214] 141  
[2222] 181  
[2230] 251  
[2101] 16  
[2104] 20  
[2106] 25  
[2108] 30  
[2102] 17

[2221] 176

[2119] 80  
[2220] 170  
[2232] 261

[2217] 151

[2205] 105  
[2116] 62

[2203] 101  
[2P01] 10

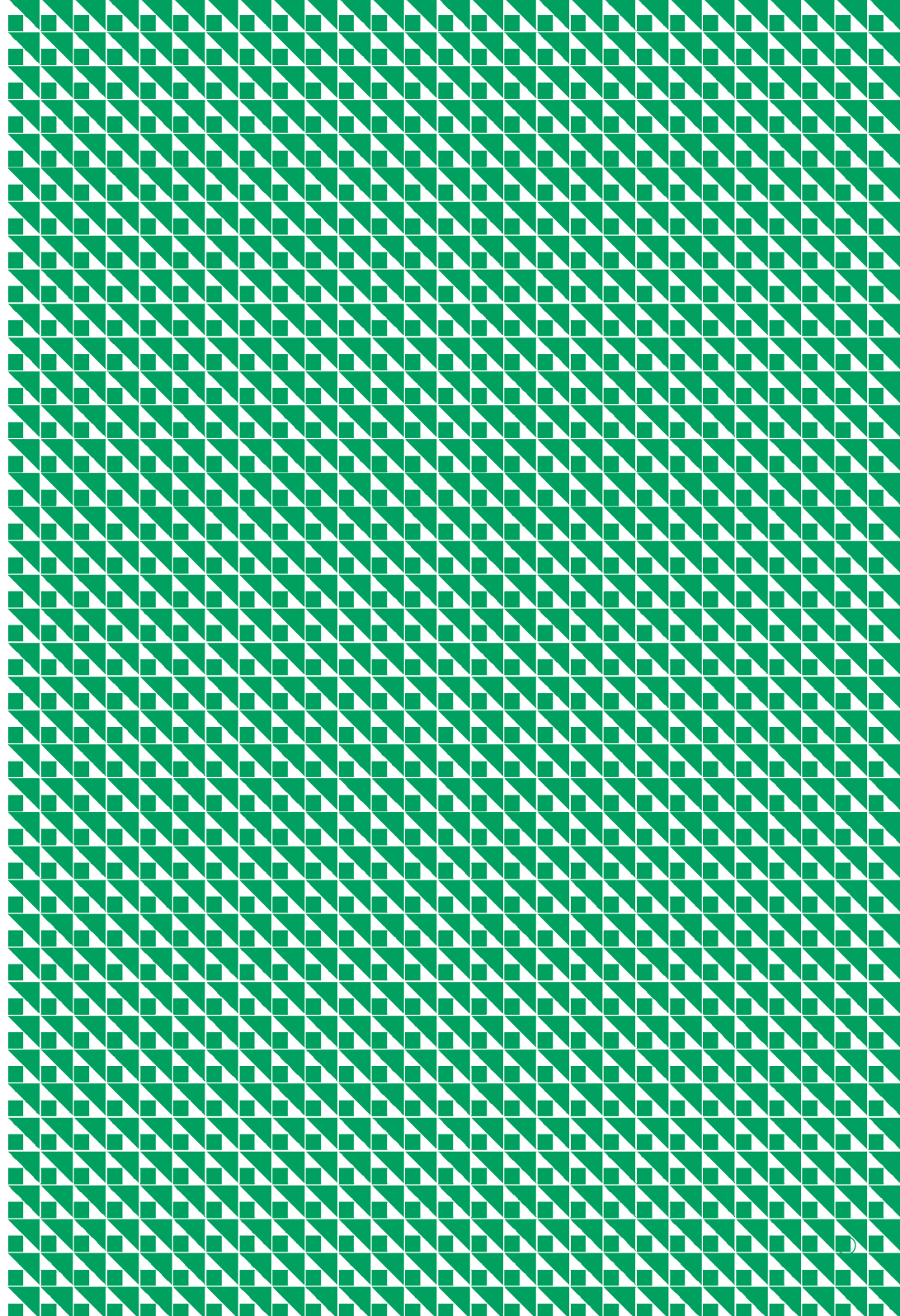
[2227] 223  
[2229] 243

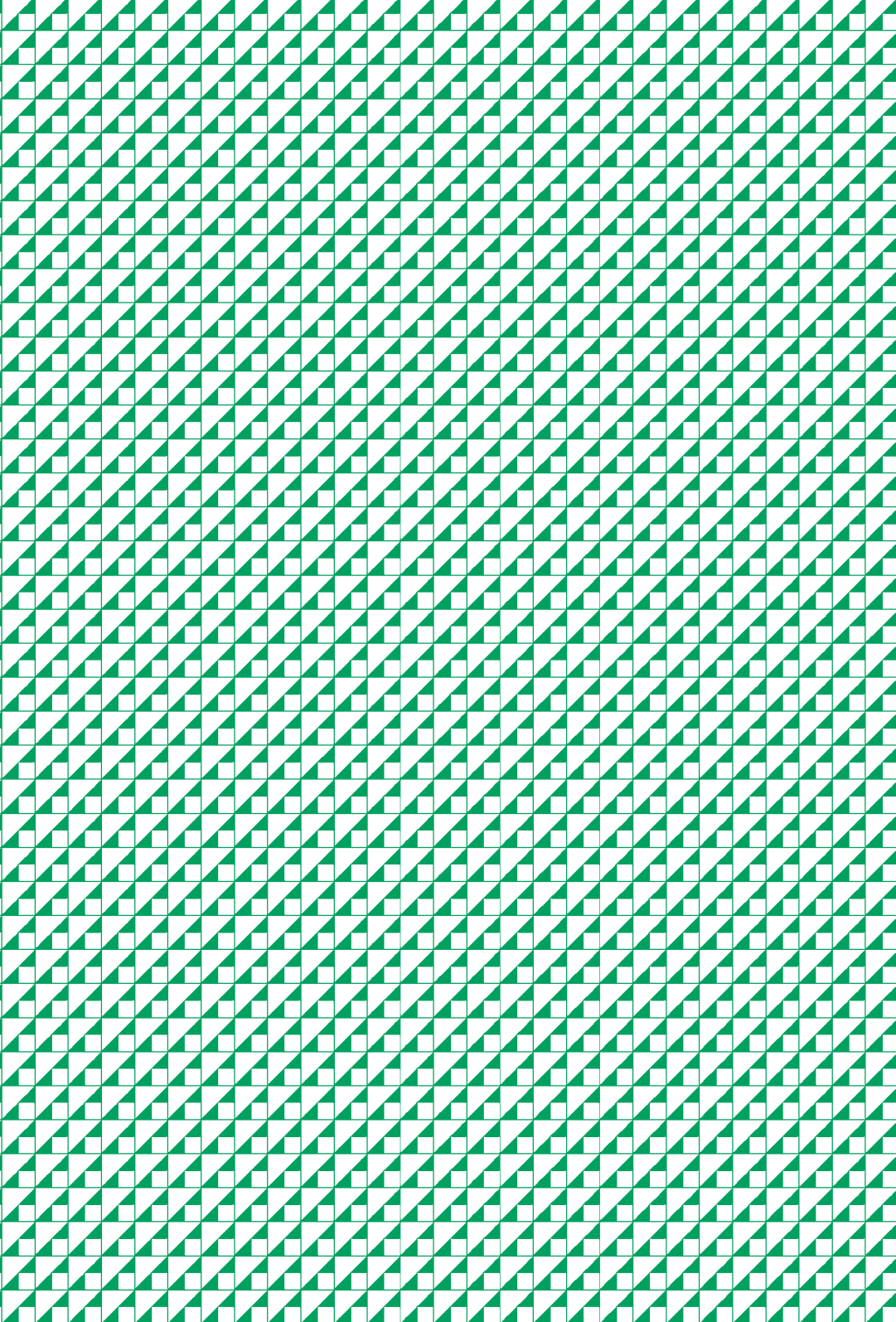
[2223] 182  
[2208] 108

[2226] 199

[2225] 195







[2P01]

Debout sur le quai bordé de briques rouges, Marie regardait les petits remorqueurs traîner l'énorme paquebot vers le môle. Vêtue d'une robe d'été spécialement confectionnée pour elle, imprimée de fleurs et d'abeilles, elle avait choisi ses plus belles barrettes pour fixer ses longues tresses noires enroulées autour de sa tête.

La sirène envoya un jet de vapeur dans le ciel bleu et, au pied des trois cheminées rouges, Marie aperçut sa mère qui lui faisait signe du pont supérieur. Élégante dans son tailleur clair en coton souple, elle portait un chapeau blanc orné d'un voile qui masquait le haut de son visage. Le vent chaud agitait son écharpe orangée. Par terre, près d'elle, Marie reconnut la grande malle de voyage couverte des étiquettes multicolores et exotiques que les grooms des hôtels avaient collées. Perchée dessus, son double aux cheveux courts agitait frénétiquement les bras : Louise, sa sœur jumelle.

Le navire avait accosté, les marins abaissèrent la passerelle. Le cœur battant, la gorge sèche, ivre de joie à la perspective de revoir sa mère et sa sœur, Marie piaffait d'impatience. Mais quand les passagers de première furent descendus, accueillis par leurs proches, elle ne distingua ni sa mère ni sa sœur parmi eux. Traversant la foule joyeuse, Marie demanda si on les avait aperçues et ne croisa que des regards embarrassés. Désseparée, elle vit des gens de moins en moins bien vêtus quitter le bateau.

Enfin les bagages furent débarqués et emportés. Marie se retrouva seule.

Elle attendit encore, humant les odeurs de mer et de goudron, auxquelles se mêlaient les effluves des balles d'épices qu'une grue déchargeait. Sur la poupe du bateau, on lisait SHIVA en écriture hindi et en lettres latines. Le pavillon élimé d'un pays lointain s'agitait mollement à un mât. De petites vagues clapotaient contre le quai.

Où étaient-elles passées ?

Hésitante, Marie s'approcha de la passerelle désertée. Elle posa prudemment le pied sur la première planche. Au même instant la sirène du bateau retentit. Elle tressaillit et recula. Le cri du monstre résonna de nouveau. Puis le son s'affaiblit jusqu'à devenir le léger sifflement d'une bouilloire.

Couchée dans son lit, les paupières serrées, Marie s'efforçait de retenir son rêve, ou du moins d'en conserver quelques lambeaux, comme un trésor pour la journée. Elle se cramponnait à l'espoir que sa mère et sa sœur étaient de retour et qu'en montant la passerelle elle pourrait se jeter dans leurs bras. Mais la passerelle avait disparu et, avec elle, le navire, le vent chaud et le cri des mouettes.

Elle se réveilla dans l'appartement en sous-sol qu'elle habitait depuis plusieurs années à Berlin. Mêlés au sifflement de la vieille bouilloire, un bruit de vaisselle et le murmure de la radio lui parvenaient. Le parfum douceâtre des épices que son père avait jetées dans le thé flottait dans l'air.

Marie fut prise d'une tristesse qu'elle connaissait bien : sa mère et sa sœur n'étaient pas revenues, il n'y avait jamais eu de bateau. Elle se retrouvait seule auprès de son père, Carl Friedrich Bernikoff, cet homme élancé, aux cheveux blancs et à la peau foncée, auprès de qui elle vivait depuis le départ de sa mère et de sa sœur jumelle.

Marie sourit en voyant apparaître son visage bienveillant derrière le paravent qui dissimulait son lit. D'un air faussement grognon il haussa un sourcil broussailleux.

– Allez debout, paresseuse ! Il est presque midi !

Marie posa ses pieds nus sur les dalles froides et les remit aussitôt sous les couvertures. Les paupières mi-closes, elle regarda son père et s'étira. Il rapprocha ses pantoufles, elle les enfila.

– J'ai de nouveau rêvé du grand paquebot...

– Très bon signe ! Tu sais que c'est notre grand jour !

D'un coup, elle fut bien réveillée. Oui, ce soir ils pénétreraient ensemble sur la scène du Jardin d'hiver – non pas devant leur public habituel, mais devant un parterre choisi d'officiers et de personnalités du Troisième Reich. Et LUI serait là. L'homme que tout le monde craignait. Pour cette apparition, Bernikoff avait conçu un plan susceptible de changer le cours du monde...

[2P02]

Dans un laboratoire de GENE-SYS, Greta, fascinée et muette, fixait sur un écran le visage agrandi de Bernikoff, tel que l'avait vu autrefois Marie jeune fille. Puis son regard se détourna. Derrière une vitre, elle pouvait voir le corps allongé de la vieille Marie, la tête raccordée à des fils et des électrodes qui transposaient en images les souvenirs véhiculés par les ondes cérébrales.

– LUI ! souffla Greta. Alors, ça devait être un sacré plan ! Mais si Bernikoff avait vraiment rencontré Hitler, on l'aurait su !

Or il n'en restait aucune trace, elle en était certaine. Elle connaissait tout ce qui existait au sujet de Carl Bernikoff.

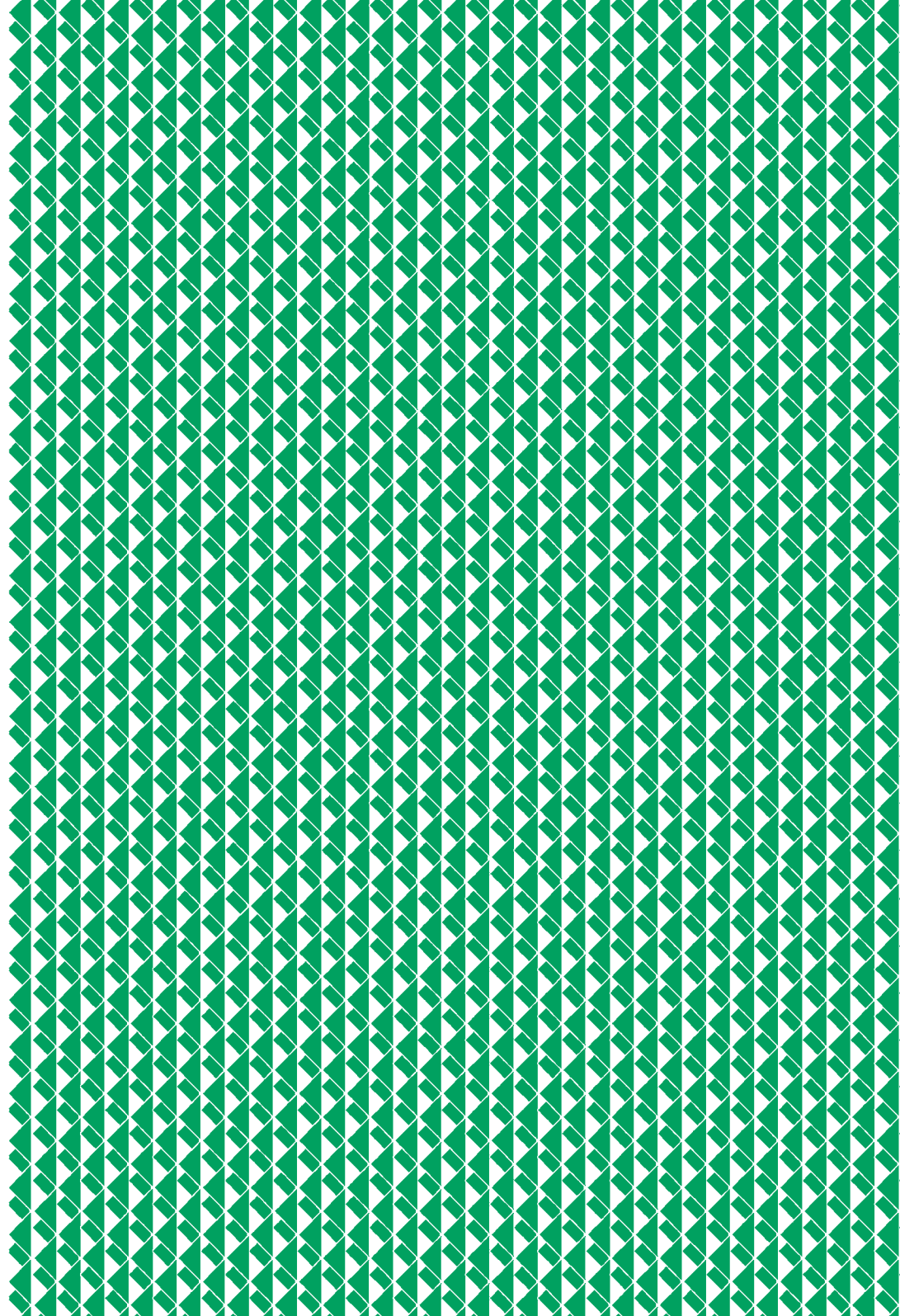
Greta réfléchissait. Soit il s'agissait d'une découverte sensationnelle, soit elle assistait aux élucubrations enfantines de Marie.

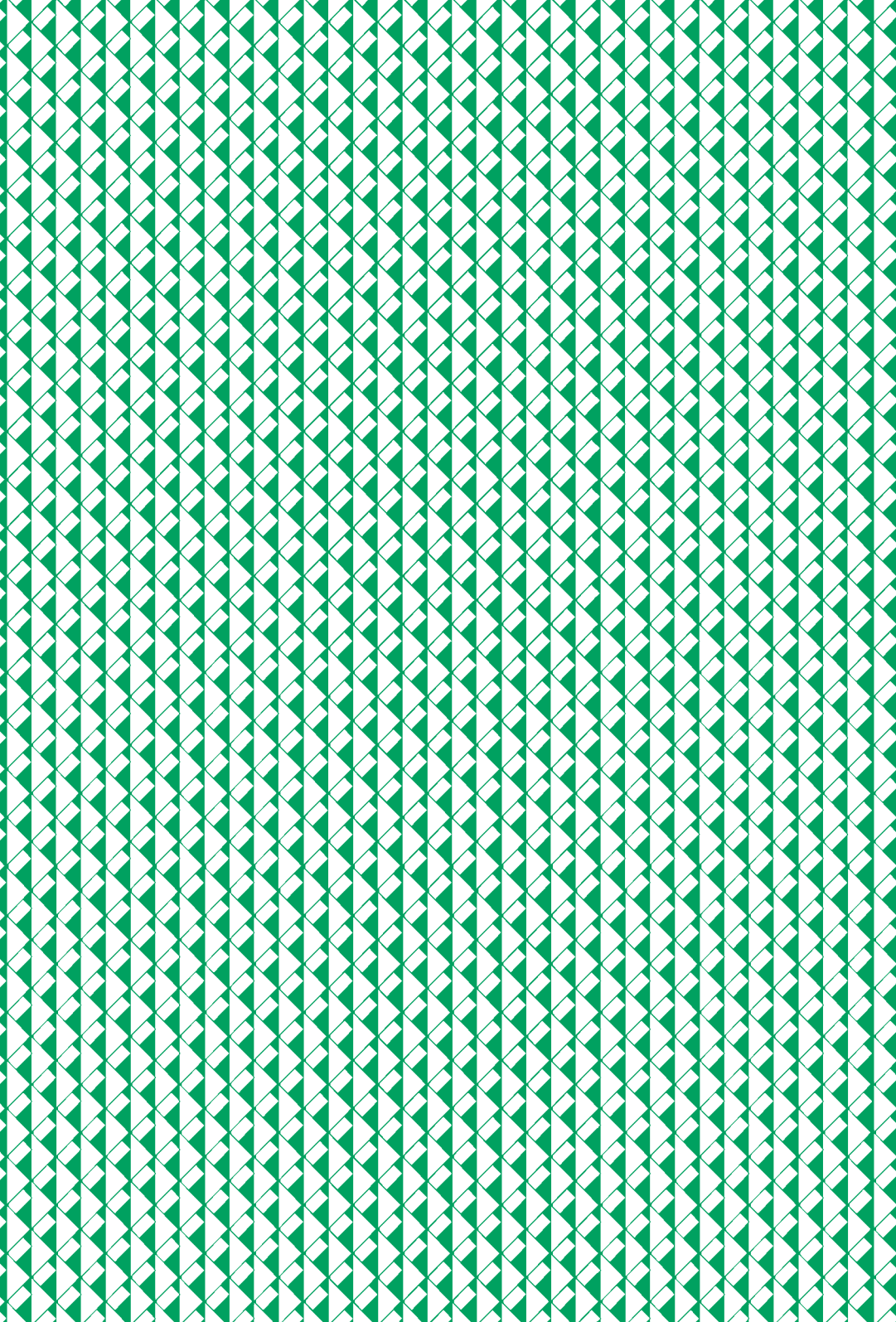
– Après tant d'années, elle semble se rappeler l'appartement dans ses moindres détails ! s'exclama Louise, l'exacte réplique de Marie.

L'image sur le moniteur se brouilla et le visage de Bernikoff disparut.

Greta se tourna vers l'homme aux commandes de l'ordinateur auquel Marie était reliée. Victor Gabler, professeur de neurologie, spécialiste du cerveau et directeur scientifique de GENE-SYS à Boston. Il abaissa un peu les curseurs des courants d'activation.

— Son corps doit se reposer. Pour elle, c'est comme si elle revivait tout ça.  
Il jeta un regard sur Marie étendue sur la couchette.  
Sa poitrine se soulevait et s'abaissait paisiblement. Elle bougea légèrement dans son sommeil et de nouvelles images se formèrent sur l'écran.  
— Est-ce que... ça pourrait devenir dangereux? demanda Louise.  
Au même instant, la responsable du centre de contrôle pénétra dans la pièce. Greta lui jeta un regard irrité, elle avait horreur de ce genre d'interruptions.  
— Les enfants... la masse critique... dit l'employée pour se justifier, en mâchant son chewing-gum. Ils ont quitté la ville et se trouvent à quelques centaines de mètres. Ils se rapprochent. On les suit sur l'écran.  
Tout en informant Greta, elle observait avec intérêt le moniteur où défilaient les images du passé de Marie.  
— Je sais, lança Greta d'un ton coupant. Ils viennent chercher Marie. Aucun danger pour nous.  
L'autre secoua la tête. Elle continua à mâcher bruyamment avant de poursuivre.  
— Ce sont eux qui sont en danger!  
Comme pour le confirmer, un grondement sourd se fit entendre. Un orage se déchaînait au-dessus du Mont-du-Diable.  
— Quand on parle du loup!  
Au même instant, la lumière de la pièce clignota et les images des souvenirs de Marie s'immobilisèrent sur l'écran. Inquiète, Greta se leva en hâte et suivit sa collègue. Non sans avoir auparavant signifié à Victor de poursuivre l'expérimentation. C'était l'instant décisif. Ils ne devaient plus rater une seconde des réminiscences de Marie.





Alors, c'est ça la mort... se dit-il.

L'eau glacée commençait à engourdir ses muscles. Ses doigts ne lui obéissaient plus. Ce n'était que dix appendices boudinés, incapables de s'accrocher à quoi que ce soit pour le sauver. Près d'exploser, ses poumons réclamaient de l'oxygène... Linus se débattait sous l'eau. Ballotté par le flux des égouts, il avait perdu tout sens de l'orientation. Où se trouvait le haut, le bas? La puanteur s'était infiltrée dans sa gorge. Serrant les lèvres, il tentait de bloquer son besoin de vomir. Le courant le projeta violemment contre un mur, la pression dans sa tête augmenta, son crâne allait éclater. Ses bras moulinaient, cherchant vainement un appui. La corde qui le reliait comme un cordon ombilical à Edda et Simon avait lâché. Il était à bout de forces.

— Abandonne...

Une voix tentatrice l'attirait dans le royaume des ombres.

— Laisse-toi aller...

Linus sentit son corps prêt à suivre l'injonction.

— Renonce... lâche-toi. Tu verras, tout ira bien... Ne résiste pas à ce qui va fatalement arriver...

Les muscles de sa mâchoire se relâchèrent. Juste une inspiration profonde et ce serait fini. Plus de douleur, plus d'angoisse. Enfin la paix...

— Linus!

Le cri d'Edda chassa les sirènes.

— Linus!

Pendant un court instant, sa tête sortit de l'eau et l'air pénétra dans ses poumons en feu. Crachant, haletant, il aspira de toutes ses forces l'oxygène salvateur.

— Linus! Où es-tu?

Heureux de capter le ton anxieux de Simon, Linus parvint à maintenir sa bouche au-dessus de la surface

— On va pas mourir. Tu nous l'avais promis, Linus!

C'était la voix d'Edda. Et plus seulement dans sa tête.

— Ici! s'efforça-t-il de crier.

De loin, il aperçut ses amis accrochés à une grille. Propulsé par le courant, il la heurta de plein fouet, et pendant un instant tout fut noir. Les deux autres l'agrippèrent.

Ils étaient à nouveau réunis. Edda riait et pleurait à la fois. Linus retrouvait lentement son souffle.

— Alors, qu'est-ce qu'on décide? demanda Simon après un instant.

Le regard tourné vers Linus, ses amis attendaient un de ses plans. Lui aussi. Mais que faire? La masse d'eau noirâtre qui les pressait contre la grille s'élevait devant eux comme un mur. Et le niveau continuait à monter. Comment lui échapper? Dévoré d'inquiétude, Linus crut entendre encore la voix enjôleuse.

Edda et Linus avaient minutieusement planifié leur expédition: le passage par les égouts, la libération de Marie, puis leur fuite avec elle. Mais ils ne savaient rien du pistolet dans la poche de Simon.

Depuis qu'il se l'était procuré, sa main palpait souvent le vieux Parabellum Luger chargé de six balles. Ce projet lui semblait si abracadabrants qu'il ne voulait pas se lancer sans arme dans l'aventure. Il ignorait s'il aurait l'occasion et le courage de s'en servir, mais la sensation du métal froid le rassurait déjà. Ils rencontreraient sûrement des difficultés et des dangers – ses neuf doigts étaient là pour le lui rappeler. Trois ados contre une organisation internationale impénétrable, aux moyens sophistiqués... quelles chances avaient-ils? Il aurait préféré réfléchir encore, trouver un moyen plus sûr d'arracher la grand-mère d'Edda aux griffes de GENE-SYS. Néanmoins les deux autres avaient raison, il fallait se hâter.

Edda, Linus et Simon reprenaient le chemin du Mont-du-Diable, par une voie que personne ne pouvait soupçonner. Le plan de sauvetage de Marie n'était pas seulement absurde, il était fou. Fou à en devenir génial. En tout cas, c'est comme ça que Linus le leur avait vendu.

Ils parquèrent la voiture près de l'Avus, la plus vieille autoroute d'Allemagne, et descendirent par un caniveau, chacun muni de son sac à dos, jusqu'au réseau d'égouts de la ville. Plus ils s'enfonçaient, plus la puanteur devenait insoutenable. Edda et Simon pressaient un mouchoir sous leur nez. Linus bravait l'odeur fétide, cherchant à dominer son mental, comme il le faisait quand une douleur le tenaillait, se persuadant qu'elle n'était qu'un signal, juste une impulsion électrique envoyée au cerveau. De même, il s'efforçait maintenant de nier la puanteur, et ça commençait à fonctionner.

L'escalier de fer les conduisit à un passage étroit qui menait au collecteur principal.

— Respirez par la bouche! recommanda Linus.

Simon laissa descendre Edda et ferma la marche. Il tentait vaillamment de garder la bouche ouverte. Mais à l'idée que l'odeur se déposait sur sa langue



comme une pellicule qu'il finirait par avaler, il pinça les lèvres. Quel projet nase! Linus les avait mis dans la merde, au plein sens du terme. C'est en étudiant le plan des souterrains de la ville qu'il était tombé sur l'égout rattachant le Mont-du-Diable au réseau de Berlin. Pendant la guerre froide, quand les Américains avaient aménagé le bâtiment en station d'écoute vers l'Allemagne de l'Est, ils avaient fait construire en même temps ces canalisations.

— Qui mènent au cœur de GENE-SYS, avait expliqué Linus.

Du cul au cœur, pensa Simon. Génial!

Il suivit les deux autres la bouche serrée, pressant de nouveau le mouchoir sous son nez.

----- [2103]  
Greta regarda l'écran. Les trois signaux ne laissaient planer aucun doute.

— Les voilà. On les voit avancer, commenta l'employée de la centrale.

Elle n'interrompit ses mâchonnements que le temps de prononcer ces mots. Comme un ruminant, songea Greta agacée. Cela dit, elle n'aurait pu trouver meilleure collaboratrice pour cette tâche. Entraînée dans ses jeunes années par la Stasi, elle ne souffrait d'aucun scrupule et maîtrisait parfaitement les dernières technologies, ce qui, pour Greta, compensait largement sa manie déplaisante.

Les signaux se rapprochaient. Sur l'écran géant montrant le plan de la ville, les ados se trouvaient juste au sud du Mont-du-Diable.

Même si Greta ne désirait qu'une chose, retourner vers Marie et explorer ses souvenirs, ces gosses lui en imposaient. Les dernières semaines n'avaient pas été faciles pour eux.

Elle disposait de tous les documents les concernant, à commencer par les photos de leur enfance et la description détaillée de leurs capacités. En particulier, leur disposition exceptionnelle à la «communication silencieuse», comme elle disait. Elle repensa à Bill et lui sourit intérieurement. Une légère tristesse passa dans ses yeux. Comme elle aurait voulu qu'il rencontre ces trois enfants. Bill. William Bixby, fils d'un paysan du Minnesota, sans titre ni doctorat, qui n'abordait jamais les problèmes de façon scientifique, mais selon son intuition, son instinct. La découverte des écrits de Bernikoff lui avait inspiré l'idée qu'il était possible d'évacuer le mal du mental humain, à condition de pouvoir isoler la région où il se logeait à l'intérieur du cerveau. L'enthousiasme de Bill avait entraîné et soutenu Greta tout au long de ces années où ils avaient poursuivi leur objectif commun, l'éradication du mal. Elle était allée très loin pour étayer

cette thèse, jusqu'à passer des accords de recherche avec des dictateurs et des militaires.

Or, cinq ans plus tôt, par un froid matin de février, Bill s'était envolé dans son petit Cessna pour rejoindre un congrès à Stockholm. Il n'y était jamais parvenu. Pendant quatre jours, les équipes de sauvetage sillonnèrent la Baltique. On finit par retrouver les débris de son avion, mais le corps de Bill avait disparu, englouti dans les profondeurs glacées.

Greta refoula ce souvenir, d'autant plus que, ce matin-là, ils s'étaient séparés sur une dispute.

Elle revint aux informations sur les enfants. On les suivait depuis leur fuite du Mont-du-Diable, classant leurs expériences jour par jour. L'épisode terrible de Simon sur les rails était consigné, de même que la prise de contact d'Edda avec Thorben, tout comme les recherches de Linus à la bibliothèque et dans les bureaux officiels de la Ville.

Mais pour Greta, plus que leur ingéniosité à survivre en milieu hostile, l'important était leur entente, leur empathie – un élément qu'aucun des scientifiques de GENE-SYS, pas même Bill, n'avait pensé inclure parmi les facteurs déclencheurs de la masse critique. Et si une chose se confirmait depuis leur rencontre au camp, c'était bien leur amitié. Voilà ce qui pouvait différencier l'homme de l'animal, pensa Greta. Une amitié non pas nouée par la nécessité ou la peur, mais pour un motif plus noble. Un motif qui élevait l'homme à ce qu'il était essentiellement: une image de la Création.

Sachant que Linus serait remplacé par un autre garçon dans leur trio, Edda et Simon avaient préféré renoncer à la perspective d'un destin fascinant plutôt que de le quitter.

Impressionnée par leur loyauté, Greta n'en avait pas moins ressenti comme un pincement au fond du cœur. De l'envie. Ce puissant sentiment d'empathie lui restait inconnu, même en ce qui concernait Bill. Entre eux, il ne s'était pas agi d'amour – en tout cas pas de sa part – plutôt de considération, de respect pour sa ferveur, sa détermination à suivre sa vision... Et il avait été un extraordinaire compagnon d'armes. Mais un ami? Greta ne s'en connaissait pas. Peut-être cela venait-il de son enfance clouée à son lit... Jusqu'à l'arrivée de Carl Bernikoff.

Qu'importait maintenant. Elle avait fait de son mieux, sa vie était réussie. Et puisque sa fin approchait, elle désirait laisser derrière elle ce qu'elle possédait de meilleur. Rien de fâcheux ne devait donc arriver à Linus, Edda et Simon.



— Ils arrivent par les égouts, dit la femme au chewing-gum sans s'émouvoir. Greta, elle, s'inquiétait. Elle percevait fort bien les dangers auxquels les trois adolescents s'exposaient. Et ce qui la tracassait, c'est que Linus avait manifestement tout pris en compte dans son plan, tout – sauf la météo.

----- [2104]  
Parvenus au collecteur principal, ils suivaient maintenant un quai légèrement en surplomb. Le faisceau de la torche de Simon éclaira un instant Edda. Comme elle était pâle. Ces derniers temps, il s'était senti de plus en plus à l'écart des deux autres. Il avait observé leur intimité grandissante, et ce rapprochement lui faisait mal. Mal dans son cœur, mal dans son ventre. Se voyant de plus en plus inutile, il se refermait comme une huître, incapable de montrer sa tristesse, et impuissant à la faire taire.

Il comprenait parfaitement que Linus se soit engagé à fond pour retrouver la grand-mère d'Edda. La jeune fille le lui rendait bien par ses petits gestes tendres, comme fortuits, ses regards furtifs et ce sourire qui plissait son nez de façon si adorable. C'était rageant! Le pire, c'est que Linus ne semblait même pas se rendre compte des attentions d'Edda. Comme l'amour était injuste...

Edda s'arrêta. Linus se retourna et la lumière de sa lampe encadra son visage. Du blanc, il avait passé au vert.

— J'arrive plus à respirer par la bouche, prononça-t-elle avec effort. C'est comme si toute cette merde s'était rassemblée sur ma langue.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle vomit les restes d'une pizza quatre-saisons. Elle reprit son souffle, ce qui suscita un nouveau vomissement. Simon voulut l'aider en retenant ses cheveux, mais elle se détourna. Ni lui ni personne ne devait la voir ainsi!

Géné, il lui tendit un mouchoir. Elle le prit, s'essuya la bouche et lui sourit enfin. Il portait toujours à la main gauche le pansement épais qu'elle avait confectionné pour comprimer le moignon de son majeur.

— Maintenant, je ne pourrai plus compter sur mes dix doigts, avait-il murmuré, avant de tomber évanoui, de choc et de douleur, dans les bras de ses amis.

Aucun d'eux n'aurait pu imaginer à quel point il serait difficile de survivre à Berlin. Ils l'avaient appris à la dure. La rue semblait déchaîner le pire chez les sans-abri, dont certains n'avaient plus rien à perdre, sinon la vie. Simon revit le moment terrible où le gang de jeunes Allemands et Russes s'était approché de leur cabane. Quinze contre trois. Aucune chance de s'en tirer. Ils s'étaient mis à quatre pour l'attacher sur les voies et enchaîner au rail le majeur de sa

main gauche, celui qui leur avait fait un doigt d'honneur. Laissant une cisaille à côté de sa main libre, « pour faire une expérience... », ils s'étaient éloignés et observaient la scène en buvant des bières et en faisant des pronostics.

Puis le train...

— Allez! s'écria-t-il, écartant ce souvenir. Il faut qu'on avance.

— Ça va? demanda Linus à Edda.

Elle hocha la tête tout en se remettant du baume du tigre sous le nez. Ils continuèrent. Le quai qu'ils suivaient s'interrompait cent mètres plus loin. Linus avait prévu la chose. Chacun sortit de son sac des waders en caoutchouc. Quand ils les eurent enfilées, les salopettes leur arrivaient presque au cou.

Il leur fallait maintenant descendre dans ce cloaque et marcher à contre-courant pendant un kilomètre, jusqu'à l'embouchure des eaux usées de Spandau. Tous trois se regardèrent en silence. Edda s'avança la première.

— Attends! s'écria Linus.

Il accrocha un mousqueton à ses bretelles, à celles de Simon, puis aux siennes. Ainsi encordés ils s'engagèrent dans le canal nauséabond. Cherchant du pied le fond, ils s'aperçurent avec soulagement que l'eau était peu profonde, elle leur arrivait à peine aux cuisses.

— Vous savez quoi? s'exclama Linus. Ici, c'est comme à New York. Y a des crocodiles, des serpents d'eau et des piranhas dans les égouts.

— C'est ça!

— Absolument! On les a jetés dans les toilettes quand ils sont devenus trop gros, renchérit Simon.

— Arrêtez de déconner et avancez!

Edda faisait la sévère, mais au fond elle appréciait que Linus tente de leur remonter le moral. Même avec des idioties.

Ils progressaient difficilement, Edda suivant Linus, et Simon derrière elle, prêt à la défendre contre les crocodiles et toute la faune qu'elle imaginait sous l'eau. Edda serrait les dents. Délivrer sa grand-mère représentait sa priorité absolue. Elle le lui devait. Elle voulait aussi percer les secrets qui pesaient sur le passé de Marie et sur le sien. Qui donc était Carl Bernikoff? Dans son appartement, elle avait pris conscience d'elle-même comme jamais auparavant... Quel lien le rattachait à GENE-SYS? À cette femme qui ressemblait à Marie? Seule sa grand-mère connaissait les réponses. Il fallait la retrouver au plus tôt.

— Baissez la tête!

La voix de Linus résonna. Une grille suspendue leur barrait la route. Ils passèrent dessous et continuèrent bravement à marcher. Le faisceau de leurs

torches se projetait loin dans le souterrain obscur. Ils n'avaient pas la moindre idée de l'exceptionnel orage d'hiver qui, cette nuit-là, s'était abattu sur Berlin. Des éclairs déchiraient le ciel en un ballet sauvage. L'orage se déchaînait et un véritable déluge se déversait sur la ville. Les prévisions du temps annonçaient soixante litres au mètre carré. Les canalisations ne pourraient pas absorber tout ça.

— On dirait que l'eau monte, fit remarquer Edda inquiète.

Les garçons ne répondirent rien. Ça ne leur avait pas échappé. Le courant contre lequel ils luttèrent se renforçait.

— C'est juste plus étroit. La galerie est devenue plus serrée, s'écria Linus pour la tranquilliser. Ça augmente la vitesse et élève le niveau de l'eau.

Ils s'arrêtèrent. Ils entendirent un nouveau bruit. Simon éclaira l'endroit d'où il provenait. À une dizaine de mètres devant eux, un affluent du collecteur principal formait comme une gueule sombre. Au même instant, une masse d'eau en sortit et vomit une multitude de petites ombres noires dans le canal. Des rats.

Ils nageaient en couinant, s'efforçant de garder la tête hors de l'eau. L'un d'eux aperçut les ados et se dirigea droit sur eux, aussitôt suivi par les autres. Comme une minuscule flottille, ils pédalaient vers Edda, Linus et Simon, plongés dans l'eau jusqu'à la taille, qui représentaient leur bouée de sauvetage. Les ados se déplacèrent pour leur échapper. La lueur de leurs lampes zigzaguait le long de la voûte et sur la surface de l'eau. Une partie des animaux fut entraînée, mais les plus costauds se rapprochèrent des trois amis. Edda poussa un hurlement.

— Levez les bras! cria Simon.

Les premiers rats avaient atteint Linus et tentaient de s'accrocher à ses waders. Comme le caoutchouc lisse ne leur offrait aucune prise, ils cherchèrent ailleurs, du côté d'Edda. Celle-ci restait immobile, comme pétrifiée, haletante, touchée par leurs efforts désespérés. Incapable de supporter cette vision, elle ferma les yeux, sentant les pattes des petits rongeurs gratter vainement son pantalon. Pourtant elle ne put se résoudre à leur donner refuge. Ses sanglots retentirent dans le tunnel puis s'éteignirent, en même temps que disparaissaient les derniers assaillants, engloutis par l'obscurité.

— Avancez! ordonna Simon.

Edda le sentit derrière elle. C'était bon de se savoir protégée.

— Tu as vu comme ils luttèrent pour leur vie!... J'ai horreur des rats, dit-elle en tremblant de tout son corps, mais là, j'aurais presque voulu... les sauver.

La détermination d'Edda flancha. L'envie la prit de tout lâcher et de se laisser

couler là, dans l'eau. Le souterrain, les vomissements, les rats, le niveau qui continuait à monter, tout ça c'était trop. Et de se voir si faible, si vulnérable, c'était pire encore.

— Allez, Edda! grogna Simon, l'important c'est Marie, pas cette vermine! Et puis les rats sont de très bons nageurs. T'en fais pas, ils s'en tireront!

Il la poussa en avant pour l'encourager et fut ému qu'elle cherche sa main.

Linus ne remarqua rien; les lèvres serrées, il se reprochait de ne pas avoir pris en compte l'éventualité d'averses violentes.

Ces derniers temps, il avait retrouvé le goût de vivre, s'était senti dans la peau d'un héros, d'un hors-la-loi. La rue, ça signifiait la liberté... plus d'obligations, plus d'école. Un jour ici, un jour là. Se débrouiller pour survivre, chercher un gîte dans les maisons vides, les parkings. L'aventure, quoi. Et puis s'endormir chaque soir auprès d'Edda et se réveiller à côté d'elle...

L'épisode sur les rails l'avait brutalement ramené à la réalité. Il avait plongé dans les yeux de Simon, perçu sa peur et, pendant un instant, suivi ses pensées et même les images qui surgissaient dans sa tête. Un lac gelé, un petit corps sans vie...

En entendant le hurlement de son ami, Linus avait lui-même éprouvé la souffrance que Simon s'était infligée pour sauver sa vie. Une souffrance qui faisait sans doute écho à une douleur plus profonde, plus ancienne, dont ils n'avaient jamais parlé ensemble, mais que Linus pressentait.

Il était relié à Simon et Edda par un élément qui lui permettait de pénétrer leur âme – à condition qu'ils aient peur. Il tenta de se focaliser sur eux pour savoir s'ils étaient effrayés en cet instant, mais sans succès, trop anxieux à l'idée que son plan puisse capoter. Devait-il les prévenir? Ils avaient parcouru la moitié du chemin. Pour peu que le niveau de l'eau se stabilise, ils pouvaient encore y arriver...

Si la peur le prenait, allait-il la leur transmettre? se demanda-t-il en continuant à lutter contre le courant. Son cœur battait à grands coups. Et pas seulement à cause de l'effort. Edda le regardait. Captait-elle ce qu'il était en train de penser? Après l'accident sur les rails, il avait fait des recherches à la bibliothèque de l'université pour essayer de comprendre pourquoi ces perceptions étaient liées à la peur. Il n'avait pas trouvé grand-chose dans les ouvrages consultés. Il était question de compassion, d'empathie. Un des auteurs, Carl Bernikoff, évoquait un instinct primordial, tel un potentiel, une information latente en chaque être. Linus ne fit que survoler cette thèse de 1943, beaucoup trop compliquée pour lui. Pourquoi les scientifiques utilisaient-ils toujours un tel jargon?

— Attention! cria Simon.

Le cône de sa torche éclaira une ouverture d'où jaillit une énorme vague. Linus voulut l'éviter, mais un tourbillon lui fit perdre pied et l'attira vers le fond. Battant l'air de ses bras, il trouva la main de Simon qui l'aida à se redresser. Ils se regardèrent, complètement affolés.

— Shit! Si ça continue comme ça, impossible de revenir par ici.

— Alors on fait demi-tour?

— On en est déjà à la moitié. Je n'avais pas compté avec le mauvais temps. J'ai... je pouvais pas imaginer... en plein hiver...

Edda montra qu'elle comprenait et prit la tête d'un air décidé. Les garçons n'eurent pas d'autre choix que de la suivre. Simon se rapprocha d'elle et Linus jeta un coup d'œil en arrière. Un court instant le courage lui manqua. Si l'eau n'arrêtait pas de monter, ils pouvaient dire adieu à leur plan de sauvetage de Marie.

La corde attachée à son pantalon se tendit.

— Allez viens! cria Simon. Faut qu'on se dépêche.

----- [2105]

Des trombes d'eau se déversaient dans les rues de Berlin. Le trafic était complètement bloqué. De plus en plus inquiète, Greta observait les images des infos qui s'affichaient dans une petite fenêtre ouverte sur l'écran. En quelques minutes, les précipitations avaient dépassé la quantité correspondant à plusieurs semaines. L'eau amassée cherchait une issue, principalement par les bouches d'égout. Greta se sentait de plus en plus nerveuse, ce qui ne l'aiderait pas à prendre une décision rationnelle.

— Ils continuent à avancer, lâcha la femme au chewing-gum, toujours aussi laconique.

Elle avait dirigé tant d'opérations depuis la centrale que rien ne la touchait plus. Greta hésita à lui demander si elle avait des enfants. Elle y renonça. La froideur et le détachement de cette femme convenaient mieux à sa tâche que l'obéissance aveugle de sa remplaçante occasionnelle, qui de plus fumait comme un pompier. Greta faisait défiler dans sa tête tous les scénarios possibles. Elle en revenait sans cesse à la même conclusion: Edda, Linus et Simon ne s'en tireraient pas s'ils ne rebroussaient pas chemin immédiatement.

— Mais faites donc demi-tour!

Ça lui avait échappé. Un instant le mâchonnement cessa, pour reprendre de plus belle.

Ah, si Clint était à disposition! Il aurait trouvé une solution.

— Quand pourra-t-on leur envoyer le signal?

Greta s'impatientait. L'autre jeta un coup d'œil à un ordinateur sur lequel se dessinaient trois courbes. Les chiffres d'une montre digitale suivaient un compte à rebours.

— Encore vingt-quatre secondes.

La femme prit un appareil couplé à l'ordinateur et l'ajusta sur la fréquence en provenance des enfants. En réponse à ces signaux, la machine renverrait peu après des hyperfréquences. Au contact du corps humain, ce fort courant d'impulsion, dans la zone des gigahertz, provoquerait un changement de température accompagné d'une dilatation des tissus si soudaine qu'elle générerait des ondes sonores. Lorsque la responsable déclencherait ce champ acoustique, les enfants entendraient «Retour».

— Espérons qu'il atteindra au moins l'un d'eux.

Greta ferma les yeux et attendit.

— Encore 18 secondes!

Greta se surprit à se concentrer sur les syllabes «Re-tour», comme si elle pouvait renforcer le signal que la machine enverrait. Chose plus surprenante encore, une phrase se frayait un passage dans son esprit: «S'il vous plaît». Elle n'en revenait pas. À qui donc s'adressait cette prière, sinon à un être supérieur? Ces quatre petits mots détruisaient en un instant tout son athéisme. Elle se sentit honteuse.

— Sept secondes. Six. Cinq. Quatre...!

----- [2106]

«Retour»? D'où lui venait cette pensée? Comment son cerveau pouvait-il lui proposer de renoncer? Était-ce Edda? Linus se tourna vers elle. Ils échangèrent un bref regard.

— Tu n'en peux plus? pensa-t-il.

— Si c'était facile, ce ne serait pas pour nous, répondit-elle mentalement. Allez, avance!

Comme elle avait changé en si peu de temps! C'était devenu une guerrière. Forte. Courageuse. Si seulement l'amour ne s'en mêlait pas...

«Retour». La pensée surgit à nouveau en lui. Il s'efforça de la chasser mais, à chaque pas, il devait lutter plus fort contre le courant. Le niveau de l'eau leur arrivait maintenant à la poitrine. Chacun avait la sensation que la pression de l'eau et la puanteur allaient lui couper le souffle. Et sans vouloir l'admettre,

tous trois sentaient qu'il serait plus sage de renoncer ; s'ils se noyaient, ça n'aiderait pas Marie. Ils pourraient recommencer quand la pluie se serait calmée. Soudain le tunnel s'élargit ; c'était là que débutait un passage surélevé qui longeait le canal jusqu'au Mont-du-Diable.

— Plus que deux cents mètres, les encouragea Linus en reprenant la tête du petit groupe.

Le faisceau de sa lampe éclaira soudain une mousse jaunâtre à la surface de l'eau. Il comprit qu'il ne s'agissait pas d'un simple tuyau d'écoulement. Ils se trouvaient à l'endroit où débouchaient les eaux usées de Spandau. À en juger par le tourbillon qui s'enflait, l'eau allait bientôt monter si haut qu'ils devraient nager pour ne pas être submergés.

— Les gilets ! cria Linus. Vite !

Linus les avait subtilisés dans les bateaux pour touristes qui canotaient sur la Spree. Les ados tentèrent vainement de résister à la poussée toujours plus forte de l'eau.

Simon aperçut des anneaux sur la paroi.

— Vers le mur !

Puisant dans leurs dernières forces, ils les atteignirent et s'y accrochèrent. Les garçons retirèrent leur sac à dos et en sortirent leur gilet de sauvetage.

— Merde. J'y arrive pas ! jura Edda.

Après les avoir enfilés, les garçons l'aiderent à mettre le sien. Peu après, une vague presque aussi haute que la voûte arriva sur eux comme un tsunami. Pour détourner les masses d'eau, on avait dû ouvrir une vanne. Ils s'agrippèrent plus fort aux anneaux. Simon sentit la douleur de sa main blessée remonter le long de son épaule jusqu'à sa tête. Il tenta de maîtriser la tempête de souffrance dans son cerveau. Il n'en pouvait plus. L'un après l'autre, les quatre doigts qui lui restaient se détachèrent du métal glacé. Puis, d'une secousse, l'eau l'arracha. La corde qui le reliait aux autres se tendit et tira Edda. Elle avait déjà de la peine à se tenir ; avec le poids de Simon, elle lâcha prise. Au même instant, Linus fut lui aussi emporté. Ballottés par le courant, ils filèrent le long du trajet qu'ils venaient de parcourir. Ils étaient devenus le jouet des flots. Lutter n'avait aucun sens, ils s'abandonnèrent.

— J'en peux plus.

Tout près de lui, Linus perçut la voix d'Edda. Elle n'avait pas parlé tout haut, se dit-il, sans quoi Simon aurait réagi. Il s'efforça de ne rien penser, de ne rien répondre.

— Je ne veux pas mourir, entendit-il encore.

— Tu ne vas pas mourir, pensa-t-il, et nous non plus.

— Tenez-vous à gauche, hurla Simon.

Il espérait atteindre l'endroit où ils étaient entrés dans le canal. Encore fallait-il y parvenir sans être submergés. Si les gilets de sauvetage, munis de grands cols, protégeaient leur visage, les salopettes de caoutchouc s'étaient transformées en pièges. Alourdies par l'eau, elles les tiraient vers le fond.

Simon se souvint de la grille. Dans quelques secondes, ils seraient violemment projetés contre elle. Il se retourna instinctivement et réussit à se présenter de dos, son sac en premier. Le choc fut bref et brutal. Simon ignore la douleur, ouvrant déjà les bras pour accueillir Edda. L'impact envoya sa tête contre les barres de métal mais, grâce à l'adrénaline qui pulsait dans son corps, il ne perdit pas connaissance.

— Tiens-toi fort ! parvint-il à dire.

Il regarda autour de lui. Où était passé Linus ?

— Linus !

Pas de réponse.

Il hurla de toutes ses forces. Edda fixait les ténèbres devant elle. Sa torche avait sombré dans les flots depuis longtemps.

— Linus ?

Simon saisit la corde qui le reliait à son ami et la tira vers lui. Elle n'opposa aucune résistance, seul un pantalon pendait au bout. Edda et Simon se regardèrent.

— Oh non ! s'écria Edda, c'est pas vrai, c'est pas possible !

Non, il ne pouvait pas s'être noyé, elle ne voulait même pas l'imaginer ! Mais la pensée s'insinuait en elle... Elle se rappela leur complicité pendant qu'ils préparaient le plan de sauvetage de Marie, et ce baiser, dans leur petite cahute, juste avant l'attaque du gang.

— Linus ! sanglota-t-elle. On va pas mourir, tu me l'as promis ! Linus !!!

— Je suis là ! entendirent-ils soudain. Ici !

Au même instant, Linus arriva en trombe et heurta la grille. Lui aussi présenta son sac en premier. Il avait retiré ses waders pour ne pas se faire tirer vers le fond. Ils étaient à nouveau réunis. Edda riait, pleurait...

— Alors, on fait quoi maintenant ?

Pressés contre la grille, incapables de bouger, ils restèrent silencieux. Il n'y avait plus que l'obscurité et le grondement de l'eau autour d'eux. Délivré de la voix enjôleuse, Linus retrouvait peu à peu ses esprits et son énergie. Son cerveau reprenait la direction des opérations.

— Bon, y a pas d'autre choix que de passer dessous, dit-il finalement.

— Replonger dans cette merde ?

— Elle nous arrive déjà au cou...

Il avait raison.

D'abord il leur fit quitter leurs waders. Il s'arcbuta contre la grille de chaque côté d'Edda pour la protéger du courant. Quand elle retira sa salopette entre ses bras, Linus l'imagina nue un bref instant. Quelle pensée débile en un pareil moment ! Il revint rapidement au présent et soutint Simon, cramponné à son bras, en train de lutter avec sa protection.

Soudain il y eut une secousse. La pression de l'eau avait arraché les supports de la grille qui s'effondra. Impossible de passer par là. Ils savaient ce que ça signifiait. L'eau montait de minute en minute. Si la pluie ne cessait pas immédiatement, ils étaient perdus.

Le destin, ou Dieu, poussait-il le cynisme au point de le faire mourir noyé, comme son frère ? se demanda Simon révolté. Il éclaira de sa torche les murs à droite et à gauche puis éleva le cône de lumière et aperçut les deux chaînes qui soutenaient le grillage. Il se mit à grimper.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? cria Linus.

— Nous sauver.

Une fois en haut, il se pendit à une des chaînes pour la déloger, espérant ainsi abaisser un peu la grille, et leur permettre de passer par-dessus. Il fit signe aux deux autres de le rejoindre. De toutes leurs forces, ils tirèrent sur les chaînes. Peine perdue.

L'eau continuait à monter inexorablement.

Soudain Simon tira son arme.

— T'es devenu dingue ?

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que t'as ?

Edda s'effraya devant le revolver et seul un geste rapide de Linus l'empêcha de chuter en arrière. Simon ne prit pas le temps d'expliquer. Tout ce qu'il espérait, c'est que le vieux Parabellum Luger fonctionnerait malgré son long passage dans l'eau.

— Reculez ! cria-t-il.

Les deux autres obtempérèrent. L'eau froide avait diminué leurs forces, Edda ne sentait plus son corps et parvenait tout juste à se cramponner. Elle vit que le niveau atteindrait bientôt la voûte du tunnel. Un bruit de tonnerre couvrit un instant le bouillonnement. Le pistolet marchait, mais la chaîne resta intacte.

Tenant la torche de sa main blessée, Simon visait de l'autre. Edda se mit à côté de lui.

— Laisse ! dit-elle en lui prenant l'arme. Et toi, tiens-moi, ordonna-t-elle à Linus. Celui-ci entoura sa taille et Edda saisit l'arme à deux mains.

Simon éclairait la chaîne. Edda pressa la gâchette. La balle atteignit la chaîne de gauche dont le métal rouillé se fendit. Elle visa celle de droite, retint sa respiration, courba son index et dut se forcer pour le replier complètement. Le coup partit ! Puis un autre. Edda tira encore deux fois. Puis il n'y eut plus qu'un cliquettement, le magasin était vide. Rien ne bougea. Désarmés, les ados se regardèrent. Ils secouèrent à nouveau les chaînes. Soudain, l'une d'elle cassa. Le poids du métal fit céder l'autre et la grille s'abaissa de cinquante centimètres.

— Vite ! Allons-y !

Linus prit la main d'Edda et se faufila par-dessus l'obstacle. Edda suivit, puis Simon, qui la tenait également. Dès qu'ils lâchèrent la grille, l'eau les emporta violemment. Battant des pieds pour se maintenir à flot, ils s'efforcèrent de se diriger vers l'endroit où ils étaient entrés. Mais ils filaient dans le noir comme des coquilles de noix à la dérive.

[2107]

Les images défilaient à un rythme rapide sur l'écran géant. On pouvait suivre le tracé de l'égout. La responsable du centre de contrôle avait déjà compris ce qui allait se passer. Greta observait avec anxiété la vitesse à laquelle se déplaçaient les trois points.

— Quelles sont les probabilités ?

Il allait sans dire qu'elle parlait de leurs chances de survie.

— Il y a un élargissement là où ils sont entrés dans le canal. Il faut qu'ils ressortent précisément à cet endroit. Sans quoi ils n'ont aucun espoir de s'en tirer, répondit sa collègue.

Le plan montrait une autre grille, deux cents mètres plus loin. Dans des circonstances normales, elle les aurait sauvés. Maintenant, elle devenait un piège mortel. Le courant était si violent qu'il assommerait les enfants contre l'obstacle.

Impuissance.

Greta haïssait ce sentiment. Elle le combattait depuis son enfance. Contrainte d'accepter l'immobilité de son corps, elle lui avait opposé la prodigieuse agilité de son esprit. Mais en cet instant elle assistait, désarmée, à la lutte pour la

survie de ces ados qui portaient en eux la possibilité d'une extraordinaire avancée – voire un saut quantique – dans l'évolution de l'humanité... Tout ce pour quoi elle avait travaillé et combattu depuis soixante ans au sein de GENE-SYS!

Et elle ne pouvait pas les aider.

Aurait-il fallu agir plus tôt? Suivre les conseils de Victor, son collaborateur de Boston, et prendre des mesures pour protéger les enfants? Leur expliquer l'enjeu du projet? Combien de fois s'était-elle défendue contre l'accusation d'être sans cœur! Or, si l'on voulait que leur transformation soit durable, il fallait accepter que ces ados soient exposés à toutes les rigueurs, à la souffrance, aux plus durs combats! Ils devaient s'affirmer. Il s'agissait d'un pas essentiel dans l'histoire de l'humanité! Alors qu'importaient les préférences et les limites de trois enfants, qu'importaient les scrupules de braves gens politiquement corrects, quand il s'agissait du destin de neuf milliards d'êtres humains?

Si ces trois-là mouraient dans les égouts, ce n'était pas les bons, voilà tout. Ce serait triste, décourageant, mais Greta devrait l'accepter et continuer à chercher. Concentrée sur les signaux, elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer doucement. Louise, se dit-elle. Elle avait reconnu la sœur de Marie à son pas.

— Il y a encore de l'espoir? demanda-t-elle.

— Comment va Marie? rétorqua Greta.

— Elle dort d'un sommeil sans rêve. Les appareils continuent d'enregistrer.

Les yeux fixés sur l'écran, les deux femmes suivirent le déplacement des trois points.

----- [2108]  
Enfin un peu de lumière! Le canal s'élargissait. Ils reconnurent l'endroit où ils étaient descendus. Cependant, le courant les entraînait sans merci. Vingt mètres plus loin, l'eau en furie s'engouffrait dans un passage plus étroit.

— Le mur!

Linus éclaira le mince rebord qui surplombait les eaux noirâtres. En se tirant, se poussant, ils parvinrent à s'y hisser.

Épuisés, ils restèrent quelques instants immobiles. Ils n'étaient pas en sécurité pour autant. L'eau mugissait devant eux et il leur fallait trouver le moyen de passer de l'autre côté pour échapper à ce cauchemar.

Simon éclaira la paroi sous laquelle les flots disparaissaient dans l'obscurité. Une petite corniche en demi-cercle reliait les deux berges.

— T'es barjo!

Linus avait deviné ce que Simon projetait. Si l'eau continuait à monter ainsi, ce serait le seul moyen. Simon examina l'état des vieilles briques, supporteraient-elles leur poids? Il posa le pied sur la première. Elle s'effrita et tomba dans l'eau bouillonnante.

— Hara-kiri, lança Linus.

— Et si on utilisait le canot? demanda Edda.

Linus avait emporté un petit canot gonflable pour transporter Marie le long du canal.

— Il n'a qu'une place, répondit-il.

— J'ai peur, murmura Edda.

Elle tremblait de froid, d'angoisse et de désespoir. Elle regarda tristement les garçons.

— Je suis désolée de vous avoir entraînés dans cette histoire de dingues...

— On l'a décidé ensemble, répliqua Simon.

— C'est ma faute. J'avais pas prévu ce sale temps... commença Linus.

— Ça suffit, la culpabilité! coupa Simon. Les problèmes sont là pour être résolus. Il réexamina la paroi.

— Plus haut, dit soudain Linus. Regardez!

Il se mit debout et saisit la corde qui les avait reliés. Il venait de remarquer un piton métallique de plus d'un mètre, planté dans le mur au-dessus de l'arc du tunnel.

— Qui veut jouer au cow-boy?

Linus noua la corde en un lasso qu'il fit tournoyer au-dessus de sa tête. Edda prit sa torche et éclaira le piton. Linus lança la corde... à côté. Elle tomba dans l'eau et il aurait perdu l'équilibre sans Simon pour le retenir. Il ramena la corde et fit encore deux tentatives. La troisième fut la bonne. Le lasso s'enfila sur la barre et Linus serra le nœud coulant, tirant fort pour s'assurer que la corde ne glissait pas.

— Ça tient. Qui commence?

Silence. Linus comprit, enroula la corde autour de sa poitrine et la noua. Ainsi assuré, il se pencha en arrière, raidit son dos et posa ses pieds sur la paroi, la gravissant jusqu'à ce que son corps soit perpendiculaire. Dans cette position, il se déplaça lentement, à petits pas, comme un gecko à deux pattes. Il avait l'air complètement ridicule, mais il gagnait du terrain.

L'eau bouillonnait furieusement au-dessous de lui. Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Il n'en était même pas à la moitié et son dos le faisait déjà horriblement souffrir. Fascinés, Edda et Simon suivaient ses mouvements.

